

Kol Nidre 5782: Des souliers videsⁱ
Rabbin Lisa Grushcow, Temple Emanu-El-Beth Sholom

Ce sont les souliers qui m'ont marquée à jamais.

Lorsque j'étais adolescente, j'ai participé à la Marche des vivants, pour voir de mes yeux les camps de la mort de Pologne. De toutes les images qui me sont restées, les tas de souliers usés sont encore gravés dans mon esprit. Des souliers qui ont été jugés plus précieux que ceux et celles qui les portaient; des souliers qui ont été conservés par profit, alors que les personnes, elles, étaient condamnées aux flammes.

« Nous sommes les souliers, » écrivait le poète yiddish Moses Schulstein,

...nous sommes les derniers témoins.

Nous sommes les souliers des petits-enfants et des grands-pères.

De Prague, de Paris et d'Amsterdam...

Nous, souliers — qui allions nous promener au marché

Ou accompagner les nouveaux mariés sous la Houppa,

Nous les souliers appartenant à de simples juifs, aux bouchers, aux charpentiers,

Des chaussons crochetés des bébés faisant leurs premiers pas

Pour des occasions joyeuses, des mariages et même jusqu'au moment

De donner naissance, de danser, jusqu'aux endroits passionnants de vie...

Ou marchant lentement — pour un enterrement.

Sans relâche, nous allons. Nous piétons.

Le bourreau n'a jamais eu l'occasion de nous attraper dans son

Sac de butin — à présent, nous allons vers lui.

Que chacun entende les pas, qui coulent comme des larmes,

Les pas qui mesurent l'ampleur du jugement.ⁱⁱ

Les souliers des enfants m'ont le plus marquée. Alors vous comprendrez, je l'espère, que lorsque je regarde le mémorial composé de souliers vides après la découverte des restes de 215 enfants autochtones au pensionnat indien de Kamloops cet été, je ne peux garder le silence.

Le premier mémorial a été créé par l'artiste Haïda Tamara Bell sur les marches de la *Vancouver Art Gallery*. Bell, qui est la fille d'une survivante d'un pensionnat, explique comment elle et son fils âgé de 12 ans... ont parcouru plusieurs magasins pour acheter des souliers... [remplissant] six grands sacs d'espadrilles, de bottes et de mocassins... afin de représenter les mœurs traditionnelles et modernes des populations autochtones affectées par les pensionnats.

« Je n'arrêtais pas de me dire que je devais faire quelque chose... en tant que peuple, nous avons besoin de guérir. Nous avons besoin d'un endroit pour guérir, et nous ne pouvons pas restés seuls à souffrir, » a affirmé Bell.ⁱⁱⁱ

Que chacun entende les pas qui coulent comme des larmes/ Les pas qui mesurent l'ampleur du jugement.

Ce sermon n'est pas facile à prononcer. Cela fait des années que j'attends le bon moment. Mais ces souliers ont mis fin à mon silence.

Richard Kool, ancien président de la *Victoria Holocaust Remembrance and Education Society* (Société pour la mémoire et l'éducation de l'Holocauste) et enfant de survivant, a récemment écrit : « Il est difficile et douloureux pour moi de dire que la découverte de sépultures d'enfants à Kamloops pourrait bien s'apparenter à un Holocauste pour le Canada. »^{iv}

Peut-être que vous, tout comme moi, êtes déconcertés par de tels propos. Bien sûr qu'il y a des différences. « Mais pour les Juifs, » écrit Mira Miller, « un peuple qui a à peine survécu à son propre génocide il y a moins d'un siècle, la spécificité des pensionnats résonne encore plus intensément. »^v Voilà pourquoi je souhaite ce soir que nous ouvrons nos oreilles, nos cœurs et nos esprits.

Et ce n'est pas une chose facile. Après tout, nous sommes toujours au beau milieu d'une pandémie. Certaines choses sont cependant meilleures cette année – nous ne nous trouvons pas dans un sanctuaire vide, Joseph Kaiser se tient sur la Tevah du Temple plutôt que de faire un enregistrement dans une église de Chicago, et Denis Brott, grâce à Dieu, est avec nous, en pleine santé. Mais, nous ne nous trouvons pas

là où nous espérons être. Croyez-moi, lorsque j'affirme cela en tant que votre Rabbin, j'aimerais vous dire que rien ne me serait plus cher que de prononcer cette année un sermon simple et réconfortant. Mais, plus j'en apprend, et moins je ne peux garder le silence.

Restez avec moi. Parce qu'avant que nous puissions faire les choses bien, nous devons prendre conscience que nous nous sommes trompés.

Kathryn Schulz a écrit un livre entier sur le fait que nous avons tort bien plus souvent que nous le pensons, et cependant, notre culture est incomparable lorsqu'il s'agit de trouver des moyens de reconnaître nos erreurs. Avec cependant une exception : la religion. « Pratiquement toutes les traditions religieuses, » écrit Schultz, « comprennent un rituel de pénitence et de purification. »^{vi}

À présent, je veux souligner qu'il s'agit d'une situation des plus délicates. Les survivants des pensionnats racontent que des enfants innocents ont inventé des péchés qu'ils ont confessés aux prêtres qui les ont abusés.^{vii} Les mains de la religion sont loin d'être propres. Cependant, je ne peux m'exprimer qu'en tant que juive, avec l'éclairage de l'enseignement juif. Nous ne croyons pas au péché originel. Mais, nous sommes conscients de nos péchés et aussi du fait que nous pouvons nous en repentir. Il y a des millénaires, il nous aurait fallu un grand prêtre et deux boucs pour le faire. Notre tâche aujourd'hui est moins tangible, mais néanmoins essentielle.

Il y a une ligne qui, selon le Talmud, est l'essence de la confession, et qui entre dans nos prières de Yom Kippour. *Aval anachnou chatanou – Mais nous avons péché.*^{viii} Sans ces mots, nous n'avons aucun moyen d'aller de l'avant. Avec eux, il nous reste l'espoir. Mais mon Dieu, qu'ils sont difficiles à prononcer.^{ix}

Avant ces mots, il y a cette ligne : *Sh'ayn anachnou azay panim ou'kshah oref lomar lefanecha, Adonai eloheinou v'elohei avoteinou, tzadikim anachnou v'lo chatanou...* « Nous n'avons pas l'arrogance et la roideur de dire devant Toi, Eternel notre Dieu et Dieu de tous les temps, que nous sommes parfaits et que nous n'avons pas péché... »

La version originale est différente, car nous lisons, « nous sommes si arrogants, » non, « nous ne sommes pas, », ce qui suggère que nous sommes pécheurs au point de nier que nous péchons. ^x « Consciemment ou inconsciemment, » écrit le Rabbin Elie Kaunfer,

... Nous passons tellement de temps à vivre le mensonge que nous sommes irréprochables, que nous sommes justes, que nous n'avons pas péché. Le tournant ne vient que lorsque nous disons le mot *aval*, « mais ». Nous aimons dire que nous n'avons pas péché, mais, en réalité, nous l'avons fait... Nous faisons semblant d'être quelqu'un d'irréprochable. Mais, nous ne sommes pas la personne que nous prétendons être.^{xi}

Nous ne sommes pas le pays que nous prétendons être. Comme bon nombre des Canadiens non autochtones, je commence seulement à comprendre que même s'il y a des choses dont nous pouvons nous sentir fiers, il y a des choses dont nous devrions avoir honte.

Laissez-moi illustrer mes propos par quatre années qui ont marqué ma propre vie : 1974, 1996, 2012 et 2020.

Je suis née en 1974. La même année, Bev Sellars – une survivante d'un pensionnat qui plus tard est devenue cheffe – a accouché et s'est vue remettre des papiers à signer alors qu'elle était encore sur son lit d'hôpital. Lorsqu'elle a demandé de quoi il s'agissait, on lui a répondu que c'était des papiers d'adoption. « Nous avons juste pensé que vous pourriez vouloir abandonner le bébé, » dit l'infirmière. « *À aucun moment,* » écrit Sellars, « je n'ai dit à quiconque que je pensais abandonner mon bébé. Je me demande ainsi combien d'autres filles autochtones ont perdu leur bébé de cette façon. »^{xii} Je peux vous garantir que personne n'a jamais remis de tels papiers à ma mère.

En 1996, je suis sortie diplômée de McGill. Et en 1996, le dernier pensionnat au Canada a fermé ses portes. En dépit de mon excellente éducation, je n'étais pas au courant des pensionnats. Je ne savais pas que des enfants avaient été arrachés des bras de leurs parents « Pour tuer l'autochtone qui vivait en eux, » et placés dans des institutions où les taux de mortalité étaient de 40 à 60 %. « Si nous voulons comprendre la réalité des pensionnats, » nous a dit Deborah Corber le mois dernier au Temple,

...nous devons commencer par reconnaître que le gouvernement canadien de l'époque savait que de nombreux enfants indigènes mouraient dans ces écoles et qu'il a choisi d'ignorer ces preuves pour poursuivre son objectif primordial

d'assimilation. Ils n'avaient pas l'intention de tuer les enfants; ils étaient juste agnostiques au fait qu'ils étaient en train de mourir.^{xiii}

Nous avons fait cela pendant plus de 120 ans.

En 1996, j'ai quitté le Canada. Durant mes années passées en Angleterre, et surtout aux États-Unis, je me suis souvent vantée de notre système de santé, de notre contrôle des armes à feu, de notre multiculturalisme, de notre gentillesse. Je suis revenue ici, au Temple, en 2012. 2012 fut l'année du massacre de Sandy Hook, lorsque vingt enfants et six professeurs d'une école élémentaire du Connecticut ont été assassinés. Grâce à Dieu, je suis de retour au Canada, pensais-je, après le chagrin et le choc initial. Grâce à Dieu, mes enfants seront en sécurité. J'ignorais encore à l'époque combien d'enfants dans ce pays n'étaient jamais rentrés chez eux après l'école. Cette même année, *Idle No More* fut fondé, il s'agissait du premier mouvement pour la défense des droits des autochtones et la protection de l'environnement.^{xiv} Plus d'une décennie après, dans ces deux pays, je me demande ce qui a changé.

Puis, 2020. Dernière année, lorsque je faisais constamment des allers-retours à l'Hôpital pour enfants de Montréal, pour faire passer des tests Covid à mes enfants; une année au cours de laquelle je me suis montrée si reconnaissante quant aux soins que nous avons reçus. La même année, dans un autre hôpital, à moins d'une heure de Joliette, Joyce Echaquan, une femme Atikamekw, décédait, abusée et négligée, laissant derrière elle sept enfants orphelins.^{xv}

Puis, l'été est arrivé. 215 tombes anonymes ont été retrouvées à Kamloops, en Colombie-Britannique. 751 tombes ont été retrouvées à Cowessess, en Saskatchewan. Et plus de 160 tombes supplémentaires en Colombie-Britannique. Plus d'un millier de tombes – et ceci n'est que le début.

Aval anachnou chatanou – Mais nous avons péché.

Pour nous, juifs canadiens, ceci est à la fois douloureux et complexe. Faisons-nous partie du *anachnou*, du « nous » renvoyant à la société canadienne et à ses péchés?

Mes grands-parents et mes arrière-grands-parents, comme tant d'autres, sont arrivés au Canada en tant qu'immigrants et réfugiés. Ils avaient, selon les mots de la poétesse juive américaine Marge Piercy, « Le courage d'abandonner les tombes creusées dans la colline/les petits os des enfants et les os fragiles/des vieux dont la faim avait volé la moelle. »^{xvi} D'autres ont partagé l'expérience du poète juif canadien, Isa Milman, qui écrivait, « Ma famille assassinée, certains enterrés vivants, d'autres dans des fosses communes inconnues, avec interdiction de laisser une trace. Privés de leur vie, privés de leur mort. Et moi, spolié des deux. »^{xvii} Comment nous, Juifs, pouvons-nous être des colonisateurs? Comment pouvons-nous être responsables de ces terribles tombes anonymes laissées par d'autres?

Qu'il s'agisse de Juifs d'Europe de l'Est fuyant les pogroms; ou de survivants de l'Holocauste renaissant des cendres; ou de Juifs sépharades et mizrachis rejetés d'Afrique du Nord; nous sommes arrivés dans ce pays en portant nos propres traumatismes, à la recherche d'un lieu sûr où poser nos bagages. Nous avons trouvé plus qu'un refuge, et avons créé l'une des communautés juives les plus fortes, les plus diversifiées et les plus vibrantes au monde. Mon propre arrière-grand-père est arrivé de la Zone de Résidence de l'empire Russe et s'est lancé dans le commerce de la fourrure dans le nord de l'Ontario. Je n'ai aucune idée des relations qu'il entretenait avec les personnes avec lesquelles il commerçait, mais ce que je sais, c'est que sans lui, je ne serais pas là. Des décennies plus tard, certains Juifs ont bâti leur famille au travers de ce que nous appelons aujourd'hui « La rafle des années soixante », adoptant ainsi des enfants autochtones sans savoir que ces derniers étaient retirés de force de leurs communautés et foyers.^{xviii} Nous sommes encore en train de découvrir tous les croisements entre les vies juives et autochtones.^{xix}

Irwin Cotler, avocat et militant des droits de la personne, parle de la situation critique des peuples autochtones comme étant « Le problème de droits de la personne le plus important auquel le Canada est confronté aujourd'hui. »^{xx} À ce sujet, tout comme dans de nombreux mouvements de justice sociale, les voix juives se font entendre. Nos histoires comportent de nombreuses facettes. « Les Juifs ont contribué au déplacement des autochtones lorsqu'ils ont cherché à s'installer au Canada, » écrit l'universitaire David Koffman, « et ont lutté contre la privation des droits des autochtones tout en cherchant à faire du Canada un meilleur foyer. »^{xxi} Nous n'avons pas construit la maison, mais nous y habitons, et nous partageons la

responsabilité de sa réparation – même si les failles vont jusqu'aux fondations, construites bien avant notre arrivée.

Aval anachnou chatanou. Mais nous avons péché.

La « Confession » affirme le Rabbin Kaunfer,

c'est déterrer les péchés qui ont été enterrés il y a longtemps. La confession, c'est commencer à endosser la responsabilité de nos actions. La confession, c'est reconnaître que les gens nous supplient alors que nous refusons de les entendre. Enfin, la confession, c'est reconnaître l'horrible vérité et la dire à haute voix.^{xxii}

Dans le judaïsme, reconnaître ses péchés est la première étape essentielle. Néanmoins, elle n'est pas suffisante en soi.

Dans son livre en reconnaissance de la terre, l'éducatrice métisse Suzanne Keptwo partage un sketch de la troupe comique, *Baroness von Sketch*. Cela commence par une représentante du théâtre se levant avant une pièce, et faisant la liste des Premières nations sur le territoire desquelles se trouve le théâtre. Puis, elle souhaite aux spectateurs une agréable représentation. Un spectateur demande alors : puisque nous nous trouvons sur une terre qui n'est pas la nôtre, ne devrions-nous pas partir? Non, répond la représentante, le théâtre est là à présent. Est-ce qu'une partie des recettes de la vente des billets est reversée aux Premières Nations mentionnées? Non, l'intégralité de la recette revient au théâtre. Est-ce que l'argent provenant des bouteilles d'eau vendues durant l'entracte va contribuer au financement de l'eau potable? Non, cet argent sera remis à Nestlé, le commanditaire du théâtre. Cependant, le spectateur insiste, comment faisons-nous alors ce qui est juste? « C'est un dialogue... » répond maladroitement, « et il y a une plaque que vous pouvez lire dans le hall d'entrée.^{xxiii}

Les mots ne suffisent jamais. Si vous confessez un péché et que vous continuez à le faire, Maimonide enseigne que c'est un peu comme prendre un bain avec une créature effrayante dans votre main et s'attendre à être propre.^{xxiv} La confession est essentielle, mais elle doit être suivie par des actes : par des excuses, par des réparations, et non en répétant nos erreurs. Nous ne pouvons pas nous enfermer dans la confession et la culpabilité au point de ne pas nous engager à changer.

Ainsi, au Temple, nous travaillons à une reconnaissance de la terre – mais pas en vue de mettre une plaque dans le hall d’entrée.^{xv} Nous prenons plutôt cette initiative comme une occasion de commencer un groupe de travail sur la vérité et la réconciliation, et élargir nos efforts ininterrompus. La Journée nationale de la vérité et de la réconciliation aura lieu le 30 septembre prochain, procurant ainsi de nombreuses occasions d’apprendre. Et entre-temps, nous avons une élection qui se profile à l’horizon: faites savoir aux personnes qui sollicitent votre vote que ce sujet compte pour vous. Et c’est aussi une nouvelle année scolaire : demandez aux enfants qui sont dans vos vies si on leur enseigne ces sujets. Car ces enfants qui ont perdu la vie sont tout aussi précieux que les nôtres. Nous ne pouvons ignorer ces souliers vides.

Aval anachnou chatanou. Mais nous avons péché. Si nous pouvons le dire, alors nous pouvons commencer à faire ce qu’il faut.

ⁱ Je souhaite témoigner ma reconnaissance à Deborah Corber, Jonathan Goldbloom, Suzanne Keptwo, David Koffman, Isa Milman, Nakuset, Lisa Rubin, Sarah Sookman, Jordanna Vamos, Shauna van Praagh et Sue Ann Puddington pour les diverses conversations et les efforts qui ont contribué à ma compréhension. Toute erreur, insensibilité ou omission est, comme toujours, de mon fait.

ⁱⁱ Moses Schulstein (1911-81), “We Are the Last Witnesses” (<http://www.70voices.org.uk/content/day36>).

ⁱⁱⁱ Maddi Dellplain et Jen St. Denis, “In Their Shoes: Community Creates a Symbol of Mourning for Those Killed in Residential Schools,” *The Tyee*, 2 juin 2021 (<https://thetyee.ca/News/2021/06/02/Shoes-Activists-Create-Symbol-of-Mourning-Residential-Schools/>).

^{iv} Richard Kool, “Comment: Is this Canada’s Holocaust moment?” *Times Colonist*, 12 juin 2021 (<https://www.timescolonist.com/opinion/op-ed/comment-is-this-canada-s-holocaust-moment-1.24329821>).

^v Mira Miller, “Canadian Jews Cannot Remain Silent About Atrocities Done to Indigenous Peoples,” *Alma*, 26 juillet 2021 ([Canadian Jews Cannot Remain Silent About Atrocities Done to Indigenous Peoples - Alma \(heyalma.com\)](https://www.heyalma.com/canadian-jews-cannot-remain-silent-about-atrocities-done-to-indigenous-peoples)).

^{vi} Kathryn Schulz, *Being Wrong: Adventures in the Margin of Error* (New York, 2010).

^{vii} Bev Sellars, *They Called Me Number One: Secrets and Survival at an Indian Residential School* (Vancouver, 2013), p.47.

^{viii} Babylonian Talmud, Yoma 87b.

^{ix} Une grande partie de ma compréhension se base sur le puissant essai d’Abraham Joshua Heschel, intitulé « Yom Kippour », extrait de *Moral Grandeur and Spiritual Audacity* (New York, 1996; essai publié pour la première fois en août 1965). Dans ce dernier, il écrit : “We are all failures. At least one day a year we should recognize it.” (Nous sommes tous des ratés. Alors, au moins un jour par an, nous devrions l’admettre.)

^x J’ai appris ceci pour la première fois lors de la conférence d’Alden Solovy intitulée “Mysteries of the Machzor”(Les mystères du Machzor), le 23 août 2021. *Mishkan HaNefesh*, Le Machzor le plus récent du mouvement réformé, rétablit le texte original. Consulter également Lawrence A. Hoffman, “The Liturgy of Confession: What It Is and Why We Say it,” dans Hoffman, ed., *We Have Sinned: Sin and Confession in Judaism* (Woodstock, VT, 2012).

^{xi} Elie Kaunfer, “Aval Chatanu (“But/In Truth, We Have Sinned”)(Mais, en réalité, nous avons péché) : A Literary Investigation,” in Hoffman, op. cit.

^{xii} Sellars, op.cit., p.147.

^{xiii} Partagé par Deborah Corber dans sa discussion à l’occasion de l’événement *Lunch Together Online* au Temple, le 10 août 2021 ([Lunch Together with Deborah Corber, August 10, 2021 on Vimeo](https://www.vimeo.com/watch/611111111)).

^{xiv} <https://idlenomore.ca/about-the-movement/>.

-
- ^{xv} Voir le dossier du Conseil des Atikamekw de Manawan, « Principe de Joyce », https://principedejoyce.com/sn_uploads/principe/Joyce_s_Principe_brief_Eng.pdf.
- ^{xvi} Marge Piercy, "Maggid," *The Art of Blessing the Day* (New York, 2007).
- ^{xvii} Isa Milman, "Grave House," *Prairie Kaddish* (Regina, 2008). Avec mes remerciements à la poétesse pour avoir partagé son travail et ses pensées, et au professeur Norman Ravvin pour avoir fait le lien.
- ^{xviii} Concernant la rafle des années soixante, voir le documentaire de Victoria Anderson-Gardner, "It's Like Opening a Bottle You've Worked Hard to Close for a Long Time," CBC Docs, 15 janvier 2021 (<https://www.cbc.ca/documentaries/short-docs/it-s-like-opening-a-bottle-you-ve-worked-hard-to-close-for-a-long-time-1.5873082>) et le film, *Becoming Nakuset*.
- ^{xix} Voir les essais de David S. Koffman (sur les rencontres entre juifs et autochtones) et Norman Ravvin (sur les immigrants juifs en Saskatchewan) David S. Koffman, ed., *No Better Home? Jews, Canada, and the Sense of Belonging* (Toronto, 2021). Voir également la description des juifs montréalais allant au cinéma et voyant la représentation des cowboys et des indiens dans le document d'Israel Medres, trans. Vivian Felsen (Montréal, 2000; initialement publié en 1947), *Montreal of Yesterday: Jewish Life in Montreal 1900-1920*, p.100.
- ^{xx} Citation de David Koffman, "The Unsettling of Canadian Jewish History: Towards a Tangled History of Jewish-Indigenous Encounters," in Koffman, ed., p.98.
- ^{xxi} Ibid., p.103. Avec mes remerciements à l'auteur pour sa correspondance. Ces idées sont également explorées dans une entrevue entre Koffman et Yehuda Kurtzer dans le podcast de l'Institut Shalom Hartman Identité/Crise, 18 juin 2021 ([Episode 59: The Canadian Jewish Difference \(hartman.org.il\)](https://www.hartman.org.il/episode-59-the-canadian-jewish-difference)).
- ^{xxii} Kaunfer, *ibid*.
- ^{xxiii} Suzanne Keetwo, *We All Go Back to the Land: The Who, Why, and How of Land Acknowledgments* (Toronto, 2021), pp.103-4. Il faut également souligné que le Centre Segal, une institution respectée au sein de la communauté juive et anglophone de Montréal a fait d'importants efforts en matière d'éducation et de réconciliation. Voir <https://www.segalcentre.org/en/land-acknowledgement>.
- ^{xxiv} Maimonides, *Hilkhos Teshuva* (Les lois de repentance) 2:3.
- ^{xxv} Avec ma reconnaissance envers Suzanne Keetwo pour son orientation lors de notre conversation avec moi-même et Sarah Sookman, le 5 juillet 2021. Un remerciement tout particulier à Sarah Sookman, pour son rôle dans la direction du nouveau groupe de travail; à Shauna van Praagh, pour être notre représentante au sein du comité directeur des communautés juives réformées du Canada ; et Jordanna Vamos, pour son rôle de point de contact au conseil du Temple concernant cet important travail.